Document generated on 10/12/2024 6:27 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Maxime Giroux
« J'ai osé avec ce film et ce personnage des choses que je ne m'étais jamais permises auparavant. »

Sami Gnaba

Number 294, January–February 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/73386ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gnaba, S. (2015). Maxime Giroux : « J'ai osé avec ce film et ce personnage des choses que je ne m'étais jamais permises auparavant. ». *Séquences*, (294), 6–8.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Maxime Giroux

« J'ai osé avec ce film et ce personnage des choses que je ne m'étais jamais permises auparavant. »

*Avec **Félix et Meira**, Maxime Giroux signe un troisième film incontournable. Une œuvre sensible, lumineuse, mélancolique, dans laquelle Giroux porte brillamment son jeune cinéma vers la maturité. En mettant en scène la quête de désir et de liberté d'une femme hors de sa communauté restrictive, quelque chose dans son cinéma s'est libéré, imprimant dans ses images une émotion, une épaisseur psychologique, une tendresse jusque-là inédites… Rencontre.*

Propos recueillis par **Sami Gnaba**

Maxime Giroux

En présentant** Félix et Meira **à la dernière édition du FNC, tu as parlé d'un film fait dans l'adversité. De quelle adversité parlais-tu ?

J'ai parlé d'adversité pour plusieurs raisons. Premièrement, pour bien des gens dans le milieu du cinéma québécois, je n'existais pas encore. Jusque-là, j'avais réalisé deux films qui ont été difficiles à faire. Donc aller chercher des subventions, c'est une tâche qui reste encore très difficile pour moi. Le film n'a pas été financé par la SODEC; on a eu Téléfilm Canada seulement… Heureusement que j'avais Metafilms, les producteurs Sylvain Corbeil et Nancy Grant, qui ont cru et appuyé le projet dès le départ.

Ensuite, adversité parce que, quand on a pensé à l'idée de ce film-là, avec Alexandre Laferrière, ça s'est fait assez naïvement. On était dans le Mile End, buvant un café. On regardait les gens passer quand je lui ai suggéré de faire un film avec des Juifs hassidiques. Ce sont nos voisins, mais on ne les connaît pas. C'était assez naïf donc, mais après ça, tout au long de l'écriture et de la fabrication du film, on s'est rendu compte de toute la difficulté et des défis qui étaient à surmonter avec un tel sujet. Et des pièges aussi, autant d'un point de vue technique (les costumes, le maquillage, les objets qui décorent les maisons des personnages) que d'un point de vue moral et éthique. Qu'est-ce que je peux dire, qu'est-ce que je peux montrer, jusqu'à quel point je peux aller avec mon sujet sans que cela devienne caricatural ? Je voulais une certaine retenue dans mon portrait de cette communauté, sans pour autant faire un film austère. Puisque notre idée de ce qu'est un Juif hassidique –des gens austères, vêtus de noir, non communicatifs–ne correspond pas du tout à la réalité, une fois qu'on les rencontre à l'intérieur de leur communauté. Quand tu les rencontres, ils sont plus grands que nature. Ils possèdent une personnalité beaucoup plus exubérante que ce que j'aurais cru… Il y a donc eu plein de défis comme ça qu'on a dû surmonter pendant toute la fabrication du film. Trouver les comédiens a été un autre défi incroyable. Je ne pensais pas y arriver… Si on avait su toute l'ampleur des défis que notre idée de départ allait engendrer, on ne l'aurait jamais fait. Mais étant naïfs, un peu comme notre personnage de Félix, on est allés jusqu'au bout. Et une chance qu'on y est allés, parce que faire ce film a été l'une des aventures humaines et cinématographiques les plus extraordinaires que j'aie vécues.

J'imagine qu'avec cette communauté, très peu accessible, le travail de documentation et de recherche a dû être assez laborieux. Est-ce que tu pourrais me guider un peu à travers cette partie du processus ?

On a commencé par se documenter dans les livres, surtout Alex. On s'est beaucoup documentés, interrogés sur ce qui définissait les Juifs hassidiques sur papier. Et une des premières choses qui s'est révélée à nous, au cours de ces lectures, c'est qu'il était impossible d'aller au bout du sujet. Parce qu'eux-mêmes passent une bonne partie de leur vie à se réinterpréter les écrits fondateurs : la Torah, le Talmud… Ces écrits sont continuellement lus, discutés; chacun des rabbins a sa propre interprétation. Alors, ça devient impossible de capter ou de saisir une seule interprétation. Il fallait donc accepter ça dès le départ. D'une certaine façon, cette impossibilité-là a été une libération pour nous, mais génératrice d'une grande peur aussi.

Ensuite, on a rencontré des gens qui connaissaient bien le milieu : des spécialistes, tels que des journalistes ou des professeurs d'universités réputés. Mais même chez eux, la vérité

Quand tu les rencontres, ils [les juifs hassidiques] sont plus grands que nature

absolue n'existe pas. Ils ne possédaient pas l'expérience d'un vécu au sein des Juifs hassidiques, par exemple. De plus, à Montréal, on compte pas moins de dix ou douze communautés différentes de Juifs hassidiques. Et chacune d'entre elles possède ses croyances, sa spécificité. Il nous a donc fallu très tôt nous demander dans quelle communauté on voulait situer l'intrigue de notre film… Après l'écriture du scénario, on l'a fait lire à des ex-Juifs hassidiques. Même si chacun le lisait d'un regard différent, tous dans l'ensemble se reconnaissaient dans le scénario qu'on avait écrit. Par exemple la scène des *jeans*. Quand certaines ex-femmes juives hassidiques ont lu cette scène, elles se sont reconnues là-dedans. Car, pour ces femmes qui avaient toujours porté des jupes, se vêtir pour la première fois d'une paire de *jeans* qu'on peut voir aussi comme symbole de la sensualité féminine est un moment extraordinaire pour elles. C'est autant effrayant que libérateur… Luzer Twersky, l'acteur qui joue le mari de Meira dans le film, nous a beaucoup aidés aussi à l'écriture.

C'est un vrai Juif hassidique ?

C'est un ex-Juif hassidique de Brooklyn. Un être vraiment incroyable ! Il est fils d'un rabbin et a deux enfants qu'il ne voit plus depuis qu'il a quitté sa communauté. L'histoire du film contient beaucoup de similitudes avec la sienne.

Je me demandais si, une fois ce processus de recherche amorcé, il t'a fallu modifier l'esprit de certaines scènes que vous aviez imaginées, voire les supprimer ?

Au départ, on était partis pour faire une comédie (rire)! Mon but était de faire autre chose, oser une histoire d'amour sur un registre comique. La première version du scénario était beaucoup plus drôle, loufoque, surtout du côté du personnage de Félix. Mais, au fur à mesure que je faisais des recherches sur le terrain et que je parlais à des Juifs hassidiques, j'ai commencé à douter. Il m'est apparu assez clair que quitter sa communauté avec son enfant était un acte trop important et sérieux pour être traité sur le ton de la comédie… Rendus à quelques semaines avant de tourner, on en avait supprimé pas mal, mais je n'étais pas encore satisfait. J'ai continué pendant le tournage. Des fois, la journée même. Il m'arrivait de changer la scène qu'on devait tourner. Ce qui décevait un peu Martin (Dubreuil), parce que c'est un peu de son personnage qu'on enlevait. Lui qui s'était préparé à jouer la scène d'une certaine façon, j'arrivais sans trop prévenir et lui coupais l'herbe sous le pied… Après un premier montage, on s'est tous rendu compte que le côté trop loufoque de Félix nous le rendait moins attachant, alors qu'on aurait cru tout le contraire.

Il m'est apparu assez clair que quitter sa communauté avec son enfant était un acte trop important et sérieux pour être traité sur le ton de la comédie…

Je trouve que la légèreté de Félix se contrebalance bien avec la gravité de la situation que Meira vit. Ce qu'il dégage donne une sorte de lumière, de légèreté très bienvenues dans l'existence un peu lasse de Meira.

Tout à fait. Cet équilibre, on l'a trouvé au montage… Le côté loufoque de Félix était trop présent dans l'écriture et au tournage. C'est vraiment au montage qu'on est parvenu au bon dosage, de manière à ce que le spectateur soit attaché aux deux personnages. Parce que, jusque-là, on s'attachait vraiment juste à Meira. L'autre, on le trouvait trop *pourri-gâté*, immature, incapable de porter attention à l'autre… On a donc beaucoup coupé et sans aucun regret.

On a l'impression qu'avec** Félix et Meira**, tu as voulu délaisser le portrait masculin, comme ceux que tu présentais dans** Demain **et** Jo pour Jonathan**, pour te concentrer

essentiellement sur un personnage féminin… Les femmes dans ton cinéma restaient jusque-là très secondaires. Elles avaient une place très limitée, décorative, dans le récit.
Oui. C'est la première fois où je me sens entièrement avec elles. Avant, c'était vraiment des portraits d'hommes qui regardaient une femme.

On observe ici une vraie rupture se produire dans ton cinéma. On sent qu'avec ton désir de filmer un personnage de femme, quelque chose dans ton cinéma s'est libéré, une chaleur humaine, une émotion inédite.
Oui, je suis tout à fait d'accord, mais il y a aussi le fait que mes deux premiers portaient sur un environnement (la banlieue) que je connaissais très bien. Et lequel est très fermé, très confinant quand on est dedans. Alors que là, je suis à la découverte d'un autre monde.

En même temps, la communauté hassidique, de par son isolement du reste, n'est pas très loin de la banlieue que tu avais filmée. Sur ce point-là, tes trois films se ressemblent, mais il y a dans *Félix et Meira* ***une lumière, une lueur d'espoir qu'on ne trouvait pas dans les autres.***
Oui, parce que c'est un monde nouveau, que je connais moins, où le jugement n'a pas sa place. Alors qu'il y en avait clairement dans mes autres films. Ce n'est pas les personnages que je jugeais, mais l'environnement de la banlieue dans lequel ils évoluaient. Mes deux premiers films parlaient essentiellement de ça, de personnages esclaves et victimes de leur environnement… ***Félix et Meira*** m'a permis de m'émanciper d'une certaine façon, un peu comme le personnage de Meira qui désire aussi s'émanciper. J'ai osé avec ce film et ce personnage des choses que je ne m'étais jamais permises auparavant.

À ce sujet, je voulais parler de la passion charnelle entre Félix et Meira. Aviez-vous songé à filmer leur intimité plus frontalement ?
Oui. On avait cette idée de faire une scène d'amour assez explicite, la première fois qu'elle se fait toucher, à l'hôtel. Elle a longtemps été là, mais à un moment donné, il a fallu faire un choix. Finalement, j'ai décidé que c'était plus intéressant et tout aussi sensuel de le montrer en train d'ôter la perruque de Meira. Je ne pouvais pas passer à côté de cette scène du mec qui joue dans ses cheveux, de cette intimité-là et de tous les interdits qu'un tel geste convoque.

Il y a une scène assez marquante qui précède justement celle de l'hôtel. Après les avoir filmés en train de danser et se diriger sur Times Square, tu retournes au bar où ils étaient. Le film alors s'extirpe de la fiction en quelque sorte et se permet une digression documentaire, en se focalisant sur deux personnages qui n'ont aucune incidence sur le récit. Elle est venue comment ?
On revient encore à la liberté avec laquelle j'ai fait le film, mais aussi à mon désir d'explorer d'autres communautés. Je ne suis pas allé dans un bar portoricain pour rien. Je n'avais aucune envie d'aller dans un bar de *hipsters* de New York… Dès le départ, il y avait l'idée de mélanger les cultures. D'ailleurs, la chanson sur laquelle ils dansent est en italien et pas en espagnol, ce que certains ont cru être une erreur… L'explication de cette scène est assez simple. Ces deux gars, je les ai vus danser dans le bar où on tournait. Ils m'ont paru intéressants. Donc, je suis allé les voir pour leur demander si je pouvais leur poser quelques questions tout en les filmant. Ma première question était sur leur impression du couple (Félix et Meira) qui dansait plus tôt, tandis que la seconde concernait leur cheminement quand ils avaient décidé de quitter leur pays pour venir s'installer aux États-Unis. Parce que, pour moi, ce que vit Meira, c'est ça : un déracinement de ses origines. Elle va être une immigrante. Elle s'en va vivre dans un autre pays, dans une autre culture, dans une autre réalité.

Ce que vit Meira, c'est un déracinement

Je voulais parler de ton actrice, Hadas Yaron, qui était déjà la tête d'affiche d'un film (Le cœur a ses raisons) ***au sujet assez similaire. Le geste n'est sûrement pas gratuit ?***
Je dois avouer qu'on a rapidement pensé à elle, mais avant de voir ***Le cœur a ses raisons***. Quand je l'ai vu, il a été clair pour moi qu'elle ne pouvait pas jouer dans mon film. Le sujet était trop similaire, mais c'est surtout que je trouvais qu'elle ne correspondait pas au personnage que j'avais envie de mettre en scène. De plus, Hadas parle l'hébreu, mais pas le yiddish, comme je le souhaitais… On a longtemps fait des auditions, mais on ne trouvait pas l'actrice pour le rôle. Puis à un moment donné, j'ai reçu une vidéo provenant d'Israël, dans laquelle Hadas s'exprimait dans un français approximatif. Et là, en l'écoutant, j'ai distingué quelque chose d'enfantin en elle que je recherchais pour le rôle puisque, pour moi, Meira est un peu une femme-enfant. Quelque part, elle veut vivre l'enfance, l'adolescence qu'elle n'a jamais eue, comme les femmes juives hassidiques qui, à 13 ans, sont entraînées à devenir mères. Quand j'ai vu cette vidéo, il m'a fallu trente secondes pour me décider. Je me suis dit « O.K., on l'a ! ». Je me foutais qu'elle ait joué dans ***Le cœur a ses raisons***, sa présence s'est imposée à moi.